

Lecture des textes de l'Escalier saison 2021-2022

La lecture des textes de la saison 2021-2022 s'est tenue ce 19 juin chez Anne Lecourt. Un grand merci à Anne pour son accueil et cet après-midi radieux, festif et riche d'émotions.

Merci également aux lectrices et lecteur, Anne, Claudine, Lilette, Malcie, Michel et Nicole



qui ont su révéler par l'expression orale la qualité et la diversité des textes produits, démontrant une fois de plus la vitalité de l'Escalier et la cohésion des groupes.



Et enfin, merci aux animatrices, Anne et Claudine, qui tout au long de l'année, par la pertinence de leurs consignes et conseils, font vivre les ateliers pour le plus grand plaisir des écrivains.

Ce fut la dernière saison à l'Escalier pour Anne, et l'occasion pour les participants de lui exprimer leur reconnaissance pour tout le travail accompli, pour sa gentillesse, son talent et sa proximité.



Les textes qui suivent ont été lus par Anne, Claudine, Lilette, Malcie, Michel et Nicole

Ophélie de l'atelier 'Oser'	4
Philippe de l'atelier 'Chantier du lundi'	5
Nadège de l'atelier 'Chantier du lundi'	6
Isabelle de l'atelier 'Chantier du lundi'	7
Margot de l'atelier 'Oser'	8
Frédéric de l'atelier 'Chantier du lundi'	9
François de l'atelier 'Chantier du lundi'	10
Brigitte de l'atelier 'Oser'	11
Claudine (Genet) de l'atelier 'Chantier du lundi'	12
Claire de l'atelier 'Chantier du lundi'	14
Bernard de l'atelier 'Chantier du lundi'	15
Agnès de l'atelier 'Chantier du lundi'	16

Frédérique de l'atelier 'Oser'	17
Anne de l'atelier 'Chantier du lundi'	18
Aline de l'atelier 'formes brèves du lundi'	19
Geneviève de l'atelier 'formes brèves du lundi'	20
Malcie de l'atelier 'formes brèves du lundi'	21
Claudine (Hémery) de l'atelier 'formes brèves du lundi'	23
Daniel de l'atelier 'Chantier du mercredi'	25
Virginie de l'atelier 'Chantier du mercredi'	27
Philippe (Alain) de l'atelier 'Chantier du mercredi'	29
Laurence de l'atelier 'Chantier du mercredi'	31
Pascale de l'atelier 'formes brèves du mardi'	33
Magali de l'atelier 'formes brèves du mardi'	34
Jacqueline de l'atelier 'formes brèves du mardi'	35
Florence de l'atelier 'formes brèves du mardi'	36
Romain de l'atelier 'formes brèves du mardi'	38
Franck de l'atelier 'formes brèves du mardi'	40
Delphine de l'atelier 'formes brèves du mardi'	41
Marie-Flore de l'atelier 'formes brèves du mardi'	43
Nicole de l'atelier 'formes brèves du mardi'	44
Geneviève de l'atelier 'formes brèves mensuel'	46
Annie (Olivier-Henry) de l'atelier 'formes brèves mensuel'	47
Elisabeth de l'atelier 'formes brèves mensuel'	48
Annie (Pasco) de l'atelier 'formes brèves mensuel'	49
Claudine (Hémery) de l'atelier 'formes brèves mensuel'	50
Hommage à Catherine Wolff de l'atelier 'Chantier du mercredi' et vingt ans d'Escalier	51

Ophélie de l'atelier 'Oser'

Syntaxe et grammaire, réminiscence scolaire, angoisse de la bonne adéquation

Gros mots aux règles de conjugaison au gramme près

Fautes inconcevables.

Pourtant, peur grammaticale du verbe en disparition

Pas d'histoire sans liaison

Texte à la morgue si pas de mot en -ir, -er, et autres terminaisons, de leur transformation à la convenance de l'action

Le verbe, maître du changement d'état

Sans lui, patageoire à absurdité

Du texte glu, du collant, du sur place

Sans verbe, pas de je, de tu avec un s, d'elle de lui au féminin

Pas de rencontre entre nous et vous, de relation entre celles et ceux.

Pas deux, pas trois, ni même juste moi.

Pas de sujet, pas de mouvement

Dans l'infinitif et l'au-delà, pour l'éternité.

Un texte sans verbe, un plat sans sel, un gâteau sans cerise, un chapeau melon sans botte de cuir, l'océan sans vague.

Sans verbe, juste une larme, un sanglot à la limite.

La tristesse ? La joie ? L'amour ? La peur ? L'humour ?

Des mots, juste des mots, rien que des mots.

Sans nuance, sans vie

Subtilités au placard, égarement des actions, perte des émotions

Neutralité

Imposition de la pensée, la gêne dans l'expression.

Libération des verbes de tous les groupes !

Ophélie Daize, Groupe Osez

Philippe de l'atelier 'Chantier du lundi'

- C'est qui mon père ?

Les avant-bras plongés dans l'eau savonneuse, le corps de Soraya s'est d'abord raidi, avant de se redresser avec effort. Maintenant Soraya soupire, les deux mains appuyées avec force sur le rebord de son évier. Depuis le canapé où elle s'est allongée après le repas par pure provocation, Nouria ne peut lire ce qu'exprime le visage de sa mère à cette seconde. Elle ne voit que son dos, la longue tunique bleu nuit qui tombe sur ses pieds nus et le foulard noué dans sa nuque. La question interdite a fusé à travers la pièce, sans préambule, ni préméditation. Nouria est d'ailleurs surprise de sa propre audace. Mais elle n'éprouve encore aucun remords. Entre les murs de la pièce exiguë, une tension palpable relie à présent la mère, de force, à sa fille. Debout, devant son évier, Soraya tourne le dos à Nouria. Elle a suspendu ses gestes ritualisés, répétés chaque jour dans une même chorégraphie économe d'effets et improvisations. Elle dit toujours « mon évier » comme elle dit aussi « ma cuisine. » Cela signifie son territoire, l'endroit où elle règne. Un lieu délimité à sa manière par des ustensiles en pagaille mais rangés à leur place et par des odeurs puissantes d'oignons et de piments rouge. Un lieu de piétinements et d'entrechoquements aussi. C'est quelque chose qui a à voir avec la nécessité de dominer un espace, aussi minuscule soit-il, pour pouvoir supporter d'être asservie partout ailleurs. Nouria pressent cela sans le comprendre vraiment.

« Qui est mon père ? » dit-elle. Personne ne l'a jamais mise en garde explicitement à propos de la question interdite. Pourtant du plus loin qu'elle s'en souvienne, elle a toujours su que cette question dès qu'elle serait posée, raviverait une douleur pour sa mère. Alors Nouria s'est tue au long des années, malgré les gouffres qu'elle percevait sous elle. Mais aujourd'hui, la question interdite est sortie hors d'elle-même comme un débordement. Les mains dans l'eau de sa vaisselle, Soraya est piégée. Elle ne peut pas fuir immédiatement. Elle doit d'abord attraper un torchon, s'essuyer les mains. Ce qu'elle fait, sans précipitation. Enfin elle lâche son évier comme on lâche une bouée en pleine tempête. Et elle se retourne combative. Le sang de Nouria enfle dans les veines de son cou. Les mouvements de sa mère lui paraissent engourdis comme si le temps ralentissait progressivement. Elle craint alors qu'elle ne se fige en un fatal arrêt sur image avant même d'avoir répondu à la question interdite. La distorsion temporelle se résorbe pourtant et la mère fait brusquement face à la fille. L'insolence de Nouria se dissout dans une culpabilité déferlante. C'est la mère à présent qui piège la fille. La bataille est perdue mais Nouria espère encore une révélation qui expliquerait tout d'elle enfin, de ses désirs, de la confusion de ses sentiments. Nouria est écrasée par le regard noir et le poids des mots à venir.

- C'est un homme, Nouria, juste un homme, sans importance...

Philippe Gerin, groupe Chantier du lundi

Nadège de l'atelier 'Chantier du lundi'

Il a dit, enfin il me semble que ces paroles étaient les siennes ou bien les ai-je rêvées ? A force de vouloir les rejeter, je ne distinguais plus la réalité du fantasme. On ne mérite pas de supporter ces horreurs à un âge si frêle, il a dit : « Il faut tuer les juifs et les arabes, les noirs et les homosexuels », j'ai appris la haine. Les tuer, c'était une consigne pour plus tard, « pour l'instant contente-toi de les humilier à l'école, ils ne méritent pas de vivre ces gens-là, ces sales juifs qui dirigent tout » ; humilier, je ne savais pas ce que ça voulait dire. Lui, ne dirigeait rien, lui, un pauvre type, un intellectuel raté, un « frustré de la bite » – il n'avait que ce mot en tête, ça n'est pas de moi cette expression, je n'aime pas cette locution, ce groupe de mots - il surnommait son meilleur ami « bibite », ça n'était pas « un beauf », ou peut-être était-il un « bourgeois beauf », non, même pas, juste un pauvre type, et moi j'avais honte et je n'avais que dix ans... J'avais honte mais je souriais pour être dans le bon camp, même pas dans le Oflag, je ne le méritais pas ; moi, c'était plutôt la taule, seule dans ma simple cellule. Et si je ne souriais pas, si je haussais les épaules pour lui faire entendre que ses mots heurtaient mes oreilles, que mon jeune âge avait besoin de douces paroles et d'encouragements pour grandir, que les insultes et les humiliations allaient me rendre dingue, si je haussais les épaules ou détournais la tête de honte - parce qu'à dix ans, on comprend tout de même ce qui n'est pas de bonne coutume - alors, dans ces cas-là, je ramassais au passage un autre dénigrement, un air accusateur, une autre litanie calomnieuse pour souligner, insister, rappeler ma bassesse, mon ignorance, et j'étais inculte, incapable, incapable d'apprendre, incapable d'humour, juste bonne à râler, à chouiner, à faire des caprices – les caprices, ça n'existe pas, c'est une invention des adultes pour masquer leur désarroi et leurs incompétences ou bien leur supériorité – et je sortais du cul des vaches, je venais de la ferme, alors forcément... et il m'achevait, me consommait de son sourire de dédain et ses yeux fiers, pervers et ombrageux. J'ai peur des sourires.

J'ai le souvenir du rythme de mon cœur ou du vomi qui montait à ma gorge. Et ma mère. Ma mère qui se taisait, se terrait, feignait de ne pas voir ou entendre ; je la regardais dans un silence qui hurlait, je percevais ses narines se soulever avec nervosité mais elle se taisait. Je me taisais aussi. Puis, je pleurais. Je finissais toujours par pleurer. Dans mon coin. Sur mon lit. Dans les toilettes. Depuis longtemps, depuis mes cinq ou six ans, ou bien mes huit ans, je ne sais plus, depuis tout ce temps, et jusqu'à tard j'ai pleuré tous les jours.

Nadège Cautenet, Groupe Chantier du lundi

Isabelle de l'atelier 'Chantier du lundi'

Il s'est pointé indécis devant la station de métro Riquet, s'est mis à descendre l'escalator, fermement accroché à la main courante, en crabe, l'idée de voyager dans les entrailles de la ville l'a paniqué, je ne vais pas pouvoir respirer là-dessous. Il a pensé aux romans de l'enfance, à Stephen King, à tous les films d'horreur qu'il s'était envoyés en prison, il a changé d'avis, il est ressorti. Il a remonté sa carcasse vers le soleil qui se levait, son mètre 90 et ses 87 kilos, Ludo a toujours mis un point d'honneur à ne pas franchir la barre des 90, même derrière les barreaux, entraînement quotidien, du muscle, mais pas de graisse. Il va marcher. Le GPS lui a dit 48 minutes. Il ne sait pas si c'est fiable ces trucs-là, mais enfin, 48 minutes ce n'est pas un monde, et puis il peut descendre par le canal Saint-Martin, ce sera plus tranquille. La prison l'a rendu plus lent, à moins que ce ne soit l'âge, ou la gonflette, enfin bref il est lent, mais il a tout son temps. Alors pourquoi ce poids sur sa poitrine, cette envie de regagner sa chambre, là, tout de suite, le seul espace où son odeur, sa chaleur, l'attendent et le rassurent, où son regard s'arrête aux murs mal décorés, où lui parviennent le son de la TV en sourdine, du raclement des pieds du vieux sur le lino, de la circulation des voitures dans la rue, le tout étouffé, maîtrisé, alors qu'ici. Ici, dans la ville, on se prend tout dans la tronche.

Il marche en rasant les murs. Il a rentré l'adresse du 11e arrondissement, ça ne lui évoque rien. De Paris il ne connaît plus grand-chose. La ville s'éveille dans les odeurs d'ozone et de gaz d'échappement, cent fois il pense rebrousser chemin, mais quelque chose de plus fort le pousse vers l'appartement de Sarah, le fait gagner le canal, jeunes cadres pressés, fêtards fatigués, SDF endormis, il voit tout ça et il ne comprend rien, il marche longtemps en se forçant à lever les pieds pour ne pas trébucher, il suit les indications du GPS, sur l'écran il voit mal et puis c'est difficile de regarder l'écran et ses pieds en même temps, alors il s'arrête et installe l'oreillette que lui a donnée Denise, même s'il trouve ça étrange, cette voix qui lui donne des directions, ça sonne comme des ordres auxquels il n'ose pas contrevenir, *tournez à gauche dans le boulevard de la Villette*, il serait bien resté au bord du canal mais il doit obéir, alors il tourne et il marche, les bras trop longs et inutiles le long du corps, *au rond-point, continuer tout droit*, les godasses trop petites qui lui font mal, le sweat trop épais qui le fait transpirer, *prendre à gauche sur Avenue de la République*, il faut dire que c'est l'été, il marche pendant 48 minutes exactement, décontenancé par la précision de ce truc, *vous avez atteint votre destination*.

Margot de l'atelier 'Oser'

Tu m'aimes, j'essaye de t'oublier :

tu souris, je bonheur

Tu colère, je haine

Tu es douce, je suis la délicatesse

Tu es sobre, je bois

Tu regardes, j'observe

Tu es triste, je rage

Tu pleures, je frappe

Tu dors, je t'observe

Tu regardes, je colère

Tu regardes, je frappe

Tu colères, je culpabilise

Tu oublies, je me souviens

Tu pars, je reste

Tu reviens, je reste

Tu cries, je frappe

Tu as peur, je frappe

Tu colères, je désespère

Tu es triste, je culpabilise

Je frappe, tu as peur

Je cours, tu restes

J'observe, tu pars

Je colère, tu recules

Je rigole, tu souris

Je te caresse, tu souris

Je frappe, tu effroi

Je rigole, tu es triste

Je bonheur, tu sombre

Tu disputes, je comprends enfin

Tu hurles, je culpabilise

Je viens vers toi

Tu recules

Tu me quittes, je reste

Tu m'oublies

Je t'aime

Margot Le Faucheur, Groupe Oser

Frédéric de l'atelier 'Chantier du lundi'

Fuir le doute. Bâillonner sa pensée. Fermer les yeux. Ne plus entendre le monde. Chasser l'ombre.

Oublier. S'astreindre à oublier. Se forcer à oublier. Oublier que l'on ne peut pas oublier.

Retourner les miroirs. Se rendre indifférent aux autres. Au passé, à l'avenir, voire au présent.

Se vider de soi. Se murmurer le silence. S'épouser au néant de son ombre.

Peut-être, mais avoir peur de l'ombre. Avoir peur de l'ombre de l'ombre. L'ombre a-t-elle une ombre ? Se moquer de la réponse.

Ne plus même avoir d'états d'âme. Dame ! Fuir ce trou noir troublant de ses échecs. Absoudre le désarroi dans un océan béant. Devenir ce pion, ce robot, cet insecte privé de libre-arbitre.

Ranger. Ranger les livres. Les palper, les caresser, non juste les tenir. Et les ranger. Comme un simple contact. Rassurant. Réconfortant dans sa nudité. Dépouillé. Glabre de toute volonté. Pilotage automatique. Ranger, ranger ses livres. Comme un toc. Une obsession. Comme un philtre qui chloroforme la pensée. LA souffrance. Qui anesthésie la douleur d'être.

L'être anonyme. Qui refuse ses maux. Qui maudit sa condition. Sans mot dire. Jute en rangeant ses livres. Encore. Encore et encore. Encore et toujours. Tous les jours.

Doux-leurre... Vouloir ne pas vouloir. Ranger ses livres. Comme une oasis. Un vaccin contre l'inhumanité. Une prière silencieuse. L'autodafé de la monstruosité.

Survivre. Comme il le fait. Ranger ses livres. Comme un radeau, fragile, ballotté, chahuté. Mais flottant. Se raccrocher à ses gestes. Simples. Automatiques. Ce lavage de cerveau. Insignifiant. Incolore. Invisible. Précieux.

Survivre. Peut-être comme son grand-père. Là-bas. En enfer. N'être plus rien que ces gestes. Improbables. Un pied devant l'autre. Ne pas tomber. Ne pas même avoir peur de tomber. Ne pas s'écouter avoir faim. Ne pas écouter les poux qui vous dévorent. Ne pas penser à Marie, non ! Surtout pas. Plus de pensée. Plus de sentiment. Juste mettre un pied devant l'autre. Laver les latrines. Porter des blocs de pierre. Lourds. Trop lourds. Non ! Ils sont légers. Très légers. Ils ne pèsent rien. Ce sont des plumes. Ce sont des oiseaux. Qui volent. Qui virevoltent. Qui chantent. Fermer les yeux. Un instant. Juste un instant. Un pied devant l'autre. Encore, et encore, et encore. Respirer. Chaque respiration est une victoire. Oublier l'odeur. Ne pas voir les meurtres. Ne plus ressentir les coups. Les aboiements. Les insultes. Les humiliations.

Etre un insecte. Qui sait qu'il doit sa vie à sa carapace. Qu'il n'est plus un homme. Juste un pion. En sursis. L'espoir ? Ne sais plus ce que cela veut dire. Non. Juste un pied devant l'autre. Juste une respiration. De plus. Toujours ça de pris. Pas le temps de voir plus loin. Surtout, ne pas voir plus loin. D'ailleurs, ne plus voir du tout. Garder le peu d'énergie restant pour gagner une seconde. Puis une autre. Puis une autre peut-être. Jusqu'à... ?

Ranger. Ranger ses livres. Ne plus penser. A ça

Frédéric Goasguen, Groupe Chantier du lundi

François de l'atelier 'Chantier du lundi'

Dans la glace, son visage. Son propre visage qui le scrute et qui semble lui demander :

« Oseras-tu ? ». C'est un visage plutôt rond, nez moyen, des lèvres fines, qui semble attendre quelque chose. Une parole peut-être, pour sortir de ce tête à tête imprévu. Les cheveux sont noirs, en désordre, et cherchent désespérément à cacher les petits yeux ronds qui affichent, avec un plaisir apparent, une expression de défi.

« Oseras-tu ? ». Isaac hésite. C'est bien son visage qu'il voit dans la glace, mais il peine pourtant à se reconnaître. L'image semble douée d'une vie propre. Les gestes d'Isaac sont identiques, absolument coordonnés dans le miroir. Ses bras amorcent les mêmes mouvements aux mêmes moments et, quand il présente son poing fermé devant le miroir et qu'il déplie un à un ses doigts, ce sont bien les siens qu'il voit apparaître dans le reflet.

Tout concorde, tout est en place devant ses yeux. Mais le visage encore semble lui reposer la question :

« Oseras-tu ? ».

« Oseras-tu quoi à la fin ? » s'écrie-t-il tout à coup, saisi par une impuissance mêlée de frustration. La confrontation le rend de plus en plus mal à l'aise et l'invective qu'il vient de proférer en est le témoignage évident. Il lutte alors contre cette pulsion d'agressivité et essaie de reprendre le fil de son observation.

« Mon image dans la glace reproduit-elle à l'identique mes mouvements, mes expressions, quand je ne la regarde pas ? Comment le savoir ? » S'interroge-t-il « Comment en être sûr ? ».

Les yeux posés sur l'image dans la glace, il cherche l'infime différence qui pourrait étayer son hypothèse. Il détourne la tête, agite les bras et essaie de regarder sans regarder, pour voir si l'amorce d'une désynchronisation s'est opérée. Rien n'y fait. Impossible de voir sans être vu. Le miroir lui renvoie sans échappatoire que ce qui est vu est identique et ce qui n'est pas vu, n'existe pas.

C'est la conclusion d'Isaac, quand une autre pensée le traverse :

« Ce qui n'est pas vu n'existe pas ou... est totalement autre ». Ce n'est plus son reflet qu'il considère alors dans le miroir, mais derrière celui-ci, au-delà de celui-ci, un autre monde, inversé, où la droite devient la gauche, le bien devient le mal, Dieu devient Diable.

Il croit saisir dans son regard dans la glace, une expression imperceptiblement différente, qui lui confirme ce qu'il imagine. L'abîme continue de s'ouvrir sous ses pieds. À qui appartient ce regard ? est-ce le simple reflet de celui d'Isaac ou quelque chose de différent, d'autonome d'Isaac lui-même.

Isaac ne sait plus très bien. Ballotté entre ses pensées, ses certitudes et ses interrogations, ses repères s'évanouissent peu à peu. Il ne sait plus dire de quel côté du miroir il se trouve et quelle est la frontière entre la réalité et son imagination.

Quand soudain, venu de nulle part, il entend :

« Tu as osé ? »

François Pérais, Groupe Chantier du lundi

Brigitte de l'atelier 'Oser'

La puce à l'oreille, au nez, à la bouche,
... détournement d'un poème d'Andrée Chédid*

Les oreilles de Franz Kafka sont capables de capter le moindre son. Il faut avoir été chauve-souris pour savoir palper chaque parcelle de la terre et savoir goûter aussi bien le fiel que le pollen de bananier.

Elle a beau s'esquiver, à la nuit tombée, quand sa vie passe entre les mains de l'écrivain, tout est métamorphose.

Elle ne masque pas ses réponses à l'univers qui la questionne. Par sa bouche passent toutes les saveurs - mais elle ne goûte pas aux choses.

Elle respire mieux l'air que celui qui le dépeint et bientôt va mourir. Il vient d'écrire à un ami : les mots ne m'ont rien appris de précis.

Et pourtant. Qu'il est percutant. Son œil magnétique est un aimant pour la lumière, dont il se saisit pour réanimer certains corps.

Comme j'aurais aimé être l'air passant dans ses narines. Ses détracteurs ont beau se déchaîner contre lui, de jour comme de nuit, ses écrits restent des phares pour les humains perdus que nous sommes.

Brigitte Martin, Groupe Oser

*Rythme

Claudine (Genet) de l'atelier 'Chantier du lundi'

Pour dire un père

Pour dire un père qui n'a pas la tête de l'emploi, il faudrait
porter des boutons de manchettes une cravate
avoir le mal du pays en se déclarant de nulle part
ne pas s'arrêter
arpenter la terre rétrécie pour oublier l'infini de l'océan
ralentir pour une caresse à la femme de sa vie
être partout un peu beaucoup, ici ou ailleurs
ne pas s'arrêter
revenir en vitesse repartir dans une voiture plus puissante
échapper à la mort encore une fois
ne pas s'arrêter
jamais attendre toujours devant, suit qui peut
ne pas s'arrêter ne pas s'arrêter
l'opposé de tous les autres pères jusqu'à ne plus être père
s'engouffrer depuis l'enfance dans une vie débordante, la sienne.

Je vais t'écrire dans cet agenda non-utilisé, une page, un jour, comme une longue lettre. Je te dirais, mon fils, tout ce qui me reste à te dire après tes coups de téléphone.

Je voudrais te parler de ta mère. Oui, tu as raison, elle était un peu spéciale à la fin. Mais bon sang ! Pourquoi es-tu aussi aveugle sur tout ce qu'elle a fait pour toi ? Surtout quand je n'étais pas là.

Je t'écris à petites doses, il me faut du temps pour mettre en mots tout ça. Tu me reproches de ne penser qu'à moi. Mais si je ne le fais pas, qui d'autre le ferait ? Bon, oublie ceci.

Je sais, tu me l'as déjà dit, tu ne viens pas souvent parce que tu es pris par ton travail et tout le reste. Mais tu dois comprendre, mes jours sont des jours sans fin.

Il faut que tu voies les rosiers, ils sont magnifiques. Ta mère aimait les roses, mais elle n'a jamais touché un brin d'herbe ou un peu de terre. Viendras-tu avant qu'elles se fanent. Je t'espère.

Hier, au téléphone, tu as dit mon grille-pain est en panne. Me l'apporteras-tu ? Mais quand ? Ecrire sans te voir, ce n'est pas très chaleureux.

Tu me reproches encore mon absence à la maison. C'est à cause de mon travail ou plutôt de mes différents métiers. Je suppose... Je ne sais plus très bien.

La chevalière de ta mère, retrouvée au fond de son armoire. Tu l'as mise à ton doigt, tu n'as rien dit. C'est agaçant ce silence sur tout ce qui la concerne. A croire que nous n'avons rien à partager à son sujet.

Pour dire un père qui aimait avant tout la femme de sa vie, il faudrait
regarder ce petit déjeuner au lit qu'il lui portait le dimanche

attendre
percevoir leur musique "classique" lumière éteinte lui couché
entendre rires et voix quand ils recevaient lui dans sa chambre
voir ses coiffures, ses tenues... cette robe "elle te va si bien"
attendre
courir derrière sa voiture comme s'il n'y avait pas de retour
rester avec sa femme, privé de caresses
continuer école, études grandir avec un vide
attendre attendre
sourire encore à son père jusqu'à sa mort
découvrir l'agenda, des jours des pages des mots pour qui ?

Claudine Genet, Chantier du lundi

Claire de l'atelier 'Chantier du lundi'

Olfaction

L'odeur ne connaît aucune frontière. Elle s'immisce. Elle imprègne. Comme celle de Clément. Clément et ses effluves de sous-bois. Mes débuts à la Défense. Vingt-cinq ans. Le monde à posséder... avant qu'il ne me possède. Six mois que je trimais quand ils étaient arrivés, lui et son bois de santal. Six mois de retard, il croyait quoi ? Qu'il pouvait me passer dessus ?

Mon âge mais le Graal en poche, Clément avait fait Harvard. Bilingue, bien sous tous rapports, regard et sourire d'ange. Son pedigree avait fait le tour du plateau. La nouvelle recrue cochait toutes les cases. En lice pour passer devant nous tous. Sans avoir pondu la moindre ligne. Il croyait quoi le Clément ? Qu'il allait pouvoir m'humilier ? Juste en posant son CV sur mon bureau ?

« Enchanté », avait-il dit. Il s'était planté devant moi, enjôleur.

Je ne devais laisser aucune prise.

« Ravi également », avais-je répondu sur le même ton en serrant sa main manucurée. Ce n'est que quelques instants plus tard que j'avais senti. Ma main... L'odeur fuyait de mes doigts, emplissait la pièce. J'eus beau la laver dix fois, ma main sentait Clément.

Et chaque jour, l'odeur allait crescendo.

Le santal me pénétrait. Je rentrais dans l'ascenseur, je sentais Clément. En arrivant sur le plateau, je sentais Clément. Même lorsqu'il partait en mission trois jours, rien à faire, l'odeur était là. Impérative. Collante. Ecœurante.

Il en avait fait l'arme pour me rendre fou. Chaque soir, je m'empressais de me débarrasser du moindre tissu, des chaussettes au caleçon.

J'avais une priorité. Une seule. Contrer l'invasion, l'humiliation, l'existence de Clément dans l'air que je respirais. Deux mois de torture avant que l'occasion ne se présente. « Carl, Clément vous serez en binôme sur le dossier Retail, vous avez quinze jours pour ficeler la présentation ». Le supplice à son apogée : partager le même bureau dix heures par jour. Le gars avait pourtant l'air heureux de me voir le matin. « Salut Carl ! Passé une bonne soirée ? » « Super Carl, ton analyse des coûts ! » « Eh, Carl, on se mange un burger sur la dalle ce midi ? ». Il en fallait plus pour m'embobiner. Bien sûr j'avais joué le jeu : « Extra ma soirée, la prochaine tu m'accompagnes ! » « Bah, le logiciel est performant » « Génial ! Va pour le burger ! ». Chaque jour ses effluves m'écoœuraient un peu plus. La nausée m'empêchait presque de lui taper dans le dos. Presque. Quinze jours pour ferrer le poisson et le rejeter à l'eau. Je comptais les minutes jusqu'à la pres'. Grand seigneur, je lui laissais la vedette. À lui les projecteurs, à moi les graphiques d'analyse. Il avait confiance. Ça avait été presque trop facile. Modifier les chiffres et le laisser patauger. Il n'avait pas aligné trois mots qu'il se faisait dézinguer. Une attaque en piqué. Je n'avais eu qu'à reprendre la main. Un massacre. La salle embaumait l'odeur de sa panique, couvrant enfin celle du santal. Mélange de transpiration acide et du doux fumet de son échec. Je pouvais enfin respirer à pleins poumons.

Claire Renoulin, Groupe Chantier du lundi

Bernard de l'atelier 'Chantier du lundi'

Tout au fond, à l'approche de l'océan, le temps se gâtait. A quelques endroits, une nuance tout juste perceptible distinguait ce qui pouvait être la mer ou le brouillard. Les deux éléments fusionnaient en dessinant des courbes gracieuses, évanescentes, celles de corps enlacés dans un ballet fantastique, des corps de la taille des collines, sans visage, comme animés de sentiments humains, en quête de contact charnel. Ce monde fantastique, de ceux qui font les rêves, était le présage d'une journée heureuse.

La mère de Mathilde se tenait à la porte de la maison, immobile, silencieuse, comme absente. Elle le regarda à peine, prononça quelques mots qu'il ne comprit pas en pointant du doigt la porte de la chambre.

Ils se tenaient tous debout, endimanchés, formant un demi-cercle autour du lit. Leurs habits sans âge dont l'odeur de naphthaline se mêlait à celle de leurs corps mal lavés semblaient tous identiques. Il ne vit pas leurs visages, ceux qui lui faisaient face au fond de la pièce étaient dans la pénombre, les autres de dos. L'un d'entre eux, perclus d'arthrose, s'était péniblement assis ; puis il s'était assoupi, il ronflait maintenant. Certains sentaient le mauvais alcool, pas celui de la fête, celui du quotidien, celui qui finit par tuer. Mathilde était belle, encore plus que de coutume, elle se tenait là, immobile, les yeux clos. Il s'approcha. Au milieu de la pièce, allongée sur le lit, elle sentait bon. Elle sentait la jeunesse, l'insouciance, la légèreté, la beauté. Elle semblait plongée dans un sommeil profond. Les adultes, les vieux, vêtus de leurs habits de croquemort, bien vivants, contemplaient l'enfant immobile tels des ombres lugubres qui s'apprêtaient à prendre l'uniforme du fossoyeur. Ils ne semblaient pas tristes, ils étaient comme d'habitude, vides de sentiments. Ils semblaient avoir depuis longtemps cessé de se demander ce qu'était le bonheur, ils étaient résolus, inertes. Pourtant, ils l'avaient certainement connu, le bonheur du printemps, celui de l'intimité, au moins une fois. Ils semblaient avoir oublié que la vie avait une fin, et que le compte à rebours était largement entamé. En cette fin de matinée d'octobre, tout paraissait humide dans cette pièce sans chauffage ; le mobilier aussi suintait de cette odeur désespérante des objets mal entretenus, livrés à leur sort, qui semblaient vouloir se révolter mais qui ne savaient pas. Mathilde allait-elle ouvrir les yeux, se lever ? Était-il possible que son sommeil profond fût de ceux dont on ne revient pas ? Depuis combien de temps était-elle étendue sur le lit ? Pourquoi portait-elle les mains croisées sur le cœur ? Que signifiait cette odeur inhabituelle, d'abord à peine perceptible et qui prenait maintenant le dessus ? Il devait accepter ce qu'il avait compris dès son premier pas dans cette chambre. Ils l'avaient tous un peu tuée, mais contrairement à eux, elle avait choisi son moment. C'était maintenant l'odeur de son corps qui les condamnait. Qui le condamnait lui-aussi, peut-être ?

Bernard Le Floch, Groupe Chantier du lundi

Agnès de l'atelier 'Chantier du lundi'

Tout est calme. Le sillage se devine à peine, le voilier avance lentement poussé par un faible vent de travers. Debout campée sur ses deux pieds espacés d'environ quarante centimètres, genoux légèrement fléchis, dans sa posture favorite, réflexe de hauturière, elle regarde la mer, surveille les éventuels flotteurs signalant un filet dans ces eaux poissonneuses au large de la Corogne...

Sur bâbord, des flotteurs en liège ronds, des donuts à la framboise dansent avec la houle. Un appétissant collier de points rouges égrène des souvenirs, sucrés.

A la sortie de l'école maternelle sa baby-sitter venait la chercher passait avec elle à la boulangerie pour lui offrir un goûter de la part de ses parents, bien trop occupés professionnellement pour être là en milieu d'après-midi, pour partager ses peines et ses joies du jour. Ils rentraient juste avant son coucher, vers 21heures. Elle revoit les pépites de sucre acidifié multicolores sur le glaçage framboise savoureux. Elle passe sa langue sur ses lèvres gercées par le sel des embruns, elle frémit. L'image s'impose claque douce et amère d'une enfance privilégiée. Dans le souvenir, la douceur l'emporte.

La baby-sitter et elle formaient un duo quasi fraternel. Au fil des semaines, elles s'étaient apprivoisées, rapprochées tels les inséparables. A 16h30, la petite courait rejoindre la grande. Elle glissait sa main dans celle de l'aînée. Sous son aile, elles allaient piaillant, sautillant, riant, se réconfortant mutuellement. L'une jouissait de la sympathie d'une présence, l'autre de la fraîcheur enfantine spontanée. Elles étaient fières. Elles s'inventèrent des habitudes, indépendantes des saisons. Le passage par la boulangerie était le premier rite sur leur itinéraire. Viennoiseries, sablés, et surtout des donuts framboises ... parfois un mendiants noir pour l'une, au lait pour l'autre...

Tout se dégustait en regagnant la place aux platanes, où elles ralentissaient le pas pour observer furtivement les serveurs du bistrot jouant de la pompe cuivrée. L'excès de sucre les assoiffait. Elles se désaltéreraient à la maison d'une grande eau pression tirée au robinet de ...l'évier ! Elles se la serviraient l'une l'autre en les imitant.

La vache à eau du bateau est désormais son bistrot.

Le rituel numéro trois consistait en trois tours de toboggan; le quatre, à compter les rues rectilignes avant la sienne, bras tendus deux d'un côté deux de l'autre. Elles traversaient, passaient au travers du lotissement, Eden d'apparence, et atteignaient la grille du jardin. Elles conjuraient leurs peurs en prononçant la phrase magique quand la baby-sitter, tournait la clé dans la serrure de l'entrée, cinquième rituel né du triste jeudi où elles avaient découvert la maison cambriolée. Une frayeur terrible, ineffaçable ! La formule solennelle devait estomper le trac, une manière d'oser se risquer ensemble. Elle sourit dans le vague...

Un frottement crisse, elle sursaute. La coque frôle un donut puis engloutit le flotteur suivant.

Elle observe si la quille ou le safran se prend dans le filet.

Silence dans ses pensées...

Rien ne bouge.

Agnès Leclercq, Groupe Chantier du lundi

Frédérique de l'atelier 'Oser'

Je vous écris de ma maison d'enfance, herbe verte, chemin rouge et arbres enneigés.

Je vous écris de mon nuage, moutons à perte de vue, douces vagues de coton.

Je vous écris de mon imaginaire, lunaire, solaire, planétaire, de vies extraterrestres.

Je vous écris enfin. Le temps m'a manqué, minutes et jours sans lendemains.

Je vous écris, je vous hais, je vous aime, je vous déteste, vous me manquez.

Je vous écris, mais pourquoi, quand part-on ? Le train s'en va.

Je vous écris mon étonnement, la fêlure de ce miroir où la tristesse se noie.

Je vous écris du clocher du village carillonnant, attirant les frêles silhouettes dansantes.

Je vous écris d'un coin de Provence, nez au vent, terre vibrante d'espérance.

Je vous écris de toutes mes forces.

Frédérique Moreau, Groupe Oser

« à la façon d'Albane Gellé »

Anne de l'atelier 'Chantier du lundi'

Voilà. C'est comme un fleuve désormais, un bras d'eau, fort et musclé, une rivière qui emporte, qui charrie avec elle des morceaux de vie, des éclats du souvenir, il y a des moments calmes, le ventre rond des galets au fond de l'eau, des algues bleues, des berges où s'étendre et se caresser sans rien se dire, c'est comme un fleuve, un bras d'eau fort qui nous entraîne dans une ombre qui gagne, je n'ai plus besoin de nager, je ne sais plus nager, il suffit de se laisser porter, c'est inéluctable, il y a des odeurs lourdes de bords de tombes accrochées aux herbes qui se mélangent avec celles plus poivrées de la sueur au creux de mes aisselles ou de sa nuque naissante, cet endroit de l'abandon où hier je collais ma bouche, des odeurs qui tremblent, mouillées, des couleurs, cette robe (bleue encore), longue, et qui bat sur mes chevilles, que le vent enroule autour de mes jambes, avant qu'elle ne glisse à ses pieds au bord de l'eau, l'eau de la mer qui en tirant sur le vert mange le bas de la robe, y pose une lèvre blanche, un baiser chaste de sel - révélé après - parmi les autres robes serrées, fanées celles-là, mortes de ne pas avoir été étreintes par le fleuve, un bras d'eau, fort et musclé qui m'enserme la taille, contre quoi je me laisse glisser nue, avec cette intuition redoutable que j'ai de ma vie près de lui, et du désir qui affole et qui broie, qui se dérobe et entraîne, une route d'eau et de pluie, un ciel gris roulant derrière la vitre teintée, rouler, reprendre la route, retrouver le sillage, vivre dans son sillage, rouler de nuit en lisant, lui au volant, et l'auto luisante sur le fleuve goudronné, l'habitacle faiblement allumé comme une ampoule vacillante qui file à travers les ténèbres, la nuit la route comme un fleuve un bras d'eau, et même, il me semble que je n'ai plus pied, que je pourrais très bien être attrapée, les ombres au fond de l'eau sont nombreuses, je ne dois pas regarder le fond de l'eau, mais bien plutôt parler encore, pendant si longtemps parler, d'abord parler et marcher ensemble, marcher au milieu de la chaussée, prendre toute la place, marcher en grand et dire, se raconter à voix haute, de quoi parlions-nous, je ne sais plus, c'est égal, nous étions si riches, si généreux, et si profuse était l'envie de faire don de soi, du matin jusqu'au soir, don du passé, de l'enfance, tout - je lui disais -, je peux tout accueillir, le meilleur et le pire, jusqu'à ce qui te mène à moi - until the end of time - jusqu'à ce que la mort nous sépare et j'ignorais alors que l'on pouvait en mourir de ces grandes choses, de ces choses graves, de cette accablante suite de jours plus tard, toujours les mêmes, où allait régner l'absence irrémédiable, et j'ai su que j'allais en mourir, de cette histoire, mais comme sur un fleuve, un bras d'eau, fort et musclé, une rivière qui emporte, je n'y mettais plus aucun frein.

Anne Lecourt, Groupe Chantier

Aline de l'atelier 'formes brèves du lundi'

les fleurs chiffonnées

tout au bord de la rivière

le vent s'adoucit

peut-être rien n'a été dit ni écrit

alors ne reste qu'un silence obscur

qui frôle la joue

tel un animal farouche

nous signerons l'azur et l'envers de nos rêves

comme les miroirs inversés des flaques d'eau dans les sentiers

reflétant des fragments de chapelles éventrées

où résonnent quelques accords de piano

dans une petite mort d'un soleil disparaissant derrière le coteau

et la nuit de tes mains glacées

qui ne se réchauffent pas dans ce qui reste inchangé

soledad

Aline Padiou – Atelier formes brèves du lundi soir

Geneviève de l'atelier 'formes brèves du lundi'

L'escalier en colimaçon

Toujours pressé, pressé de partir, pressé de revenir, pressé d'en finir, pressé de passer à autre chose – « Il faut avancer dans la vie », c'est la maxime de Maxime. Maxime est étudiant en informatique, le meilleur choix, pour avancer dans la vie donc, avait-il pensé en postulant pour des études supérieures. Lorsqu'il a quitté le domicile familial pour s'installer à Rennes afin de poursuivre ses études, il a trouvé un appartement non loin de l'université pour ne pas perdre de temps en transport. Il peut s'y rendre à vélo sans que cela ne lui grève son capital temps de la journée. Pour accéder à son appartement, il faut gravir les marches d'un escalier en colimaçon très étroit, si étroit que l'on ne peut se croiser à deux personnes. Si une telle situation advient, les deux protagonistes doivent négocier pour que l'un laisse passer l'autre, soit en remontant, soit en redescend – le cauchemar de Maxime, la négociation étant pour lui une pure et simple perte de temps. Mais il s'estime chanceux car depuis qu'il habite ce petit T2 au deuxième étage sans ascenseur, il n'a dû rebrousser chemin que par deux fois en deux mois, une moyenne honorable. Aujourd'hui pourrait bien être la troisième occurrence. A peine Maxime a-t-il fermé sa porte et descendu promptement un étage pour se rendre à l'université qu'il se retrouve non pas face à face mais nombril à face avec un homme très grand, 1 mètre 95 évalue Maxime avec toute la célérité de son esprit scientifique. Sa détermination et son empressement habituellement suffisants pour faire reculer tout quidam engagé dans l'escalier en même temps que lui, semble n'avoir aujourd'hui aucun effet sur ce géant qui, bien que dans la posture du dominé, ne manifeste visiblement aucune intention de bouger. Décontenancé, Maxime tente de dissimuler un flottement en redressant son 1 mètre 72 du mieux qu'il peut et, en évitant de se racler la gorge, annonce d'une voix qu'il voudrait la plus sèche possible :

- Je suis pressé.

Quatre syllabes qui contrairement aux autres fois n'ont aucun effet sur la silhouette immobile. Quelques secondes s'écoulent, à moins que ce ne soient des minutes, car Maxime est en train de perdre la notion du temps en même temps que sa patience. Il réitère donc ses paroles en affichant – du moins l'espère-t-il – une exaspération non négligeable.

- **Je suis pressé.**

Quatre syllabes bien appuyées, c'est toujours quatre syllabes, mais qui devraient être plus efficaces. L'homme ne bouge pas. Il regarde Maxime avec la même expression d'avant les quatre syllabes, une expression que Maxime évaluerait à mi-chemin entre l'étonnement et la bêtise.

Etant donnée la taille, aussi bien en hauteur qu'en largeur, de l'homme qui lui fait obstruction, Maxime n'a pas besoin d'évaluer pour se rendre à l'évidence qu'il ne fait pas le poids pour passer en force. Il tenterait bien une nouvelle fois ses quatre syllabes mais il sent bien qu'elles aussi seront de peu de poids.

C'est alors que l'homme, avec un calme aussi grand que sa stature, s'adresse à Maxime en ces termes :

- Pouvez-vous m'expliquer en quoi le fait que vous soyez pressé vous donne une priorité à poursuivre sans rebrousser chemin ?

Malcie de l'atelier 'formes brèves du lundi'

La rose des vents

En ce temps-là le soleil ne se couchait pas tous les jours dans la direction que nous appelons aujourd'hui l'ouest : il se couchait quand il était fatigué, quel que soit le lieu, du moment qu'il y trouvait un minimum de confort, et la clarté reposante d'étoiles d'un âge vénérable.

Aussi, les jours sur terre étaient-ils parfois très courts, lorsque le soleil était fatigué, ou très longs, lorsqu'il avait décidé de faire la java, si possible en compagnie de jolies étoiles jeunes et très scintillantes. De même, les jours où le soleil partait se promener du côté de Vénus, de Mercure, ou de la Terre, il faisait un temps chaud voire trop chaud sur ces planètes : mais le lendemain s'il lui prenait envie de rendre visite à Neptune, ou, pire, à Pluton, d'un seul coup la glace recouvrait notre planète.

Les habitants de la Terre étaient lassés du caractère capricieux du soleil, qui compliquait beaucoup leurs stratégies de chasse et de cueillette, sans parler de difficultés pour éduquer leurs enfants : en effet ceux-ci, entraînés par l'exemple du soleil, faisaient mille caprices qui rendaient la vie de famille très pénible.

Ils décidèrent donc d'envoyer un émissaire discuter avec le soleil, et choisirent un jeune homme, très bien de sa personne, plein d'astuce et de sagacité, nommé Omo.

Omo partit à cloche-pied sur la voie lactée, à la rencontre du soleil qui s'amusait beaucoup à lancer des météorites le plus loin possible dans toutes les directions. Evidemment cela provoquait la mauvaise humeur de nombreuses étoiles percutées par ces projectiles.

C'est alors qu'Omo suggéra que le soleil lance les météorites chaque jour dans une seule et même direction, dont chaque étoile serait avertie à l'avance. Mais cette idée, qui semblait à tous très ingénieuse, ne pouvait se réaliser qu'à condition de se mettre d'accord pour donner des noms aux diverses directions de l'espace, ce dont on chargea illico le jeune Omo.

Omo décida donc :

- que le secteur de l'étoile polaire serait baptisé NOR (pour Nouvel Ordre de Rangement)
- que le secteur de la Croix-du-sud serait nommé SUD en l'honneur de cette étoile (et pour juguler sa naissante jalousie envers l'étoile polaire)
- Puis Omo demanda au soleil de se trouver une chambre à coucher à sa convenance, mais qui soit toujours la même ; comme le soleil tardait à faire son choix et faisait des manières, Omo s'impatienta et osa l'apostropher en criant « allez, oust ! », d'où il résulta que l'endroit choisi finalement par le soleil fut dénommé OUST (ou plus exactement OUEST, suite à une déformation due au soleil, qui était un peu dur d'oreille)

- Après ces décisions, une partie de la voûte céleste restait encore innommée, située à l'opposé de la chambre à coucher du soleil ; Omo n'avait plus d'idées mais tenait à remplir sa mission jusqu'au bout.

Finalement se dit-il, mon but c'est de m'orienter (car en ce temps là ce mot existait déjà) ; il proposa donc, faute d'une autre idée, de nommer cette région simplement : « ORIENT ». Ainsi fût fait. (Par la suite certains voulurent créer un parallèle entre l'ouest et l'orient en rebaptisant cette dernière « EST » ou en appelant l'ouest « OCCIDENT » mais cela se passa longtemps après notre histoire).

Omo, après avoir une nouvelle fois recommandé au soleil d'adopter une vie régulière, retourna sur la terre, ayant accompli sa mission à la satisfaction générale.

Mais le soleil était d'un tempérament très taquin ; au bout de quelques jours, après s'être couché sagement à l'ouest, il s'amusa à se rendre en catimini à l'orient, et à y apparaître à la fin de la nuit en criant « coucou c'est moi ! ». Dans la mesure où il s'engagea à répéter cette manœuvre toutes les nuits, on lui passa cette dernière fantaisie, qui n'a pas été suivie d'autres jusqu'à ce jour, semble-t-il.

Malcie Neuville – atelier mardi FB- février 2022

Claudine (Hémery) de l'atelier 'formes brèves du lundi'

Pour une rose des vents tissée de fils de soie

Ouest. Plein Ouest

Pluie et vent

Océan.

Des algues, mes cheveux

A minuit moins le quart

Le chant des baleines

Et moi, petite voile blanche

Perdue

Échappée

Vers...

Plus à l'ouest encore

La ruée vers l'or

Ma rose tissée de fils de soie et de rosée par l'araignée du soir

A coup sûr mon but n'est pas à l'Ouest où l'on tue les indiens

Pas même les mots perdus

Nord-Ouest

Accostage à Calais

Pluie froide

Pieds dans la boue

Tant et tant de pieds dans la boue

Qui ont rêvé de la rose du Nord

Nord-Nord Ouest

Ils vont se noyer

J'ai séché un peu la boue et je suis repartie

J'ai sauté sauté trois fois pour prendre de l'élan

Et attraper l'aiguille du Nord

Elle n'a pas fléchi

L'aiguille de la boussole ne fléchit pas

Elle oscille

Je me balance au fait de l'axe Nord

Tout est blanc

Et tout s'éteint pour une nuit

Nord-nord-est

Je construis l'igloo

Je sculpte une rose dans la glace

L'inuit sourit
« Ta rose, elle fondra un jour prochain ou lointain »
Je laisse fondre mon cœur
Je descends
Un saut de géant le long de la paroi glacée
À l'Est
Une dame s'est perdue dans la forêt
Où elle cueillait du vivre
Assise dans l'enfance et dans le paysage

Est-sud- est
Sud- est
Sud-sud-est
Et jusqu'en Mozambique
Un vent comme une main fait tourner les aiguilles
Un pas dans le désert et la rose des sables
Un autre dans la canopée
Regards bleus et feuilles multicolores
Regards blancs de glace
Dans les dernières terres du Sud

Sud-sud-ouest
Grésil dans la cordillère
Chevrière dans les alpages

Sud-ouest
Fleur de Brésil et carnaval
Mes mains sur le pollen des fleurs
Je ne saute plus
Je prends le train de Prévert qui fait le tour de la terre
Je mets des ailes aux morts
Avec des mots d'enfant
Et la rose chante encore bercée par tous les vents

Quand je reviens au point zéro
Des routes des fleuves et des vents
Je puis dès maintenant
T'offrir d'une main tremblante
Ma rose des vents
Tissée de fils de soie par l'araignée du soir.

Claudine Hémerly

Daniel de l'atelier 'Chantier du mercredi'

Le monde par le nez

*Nous marchons, nez au vent
Sens en éveil, et pernicieusement,
Le monde par le nez
Viens nous pénétrer.*

*Il est des odeurs
Comme de mauvaise humeur.
Les pieds déchaussés,
Dans les souliers, infusés.
Aux abords des latrines,
L'urine.
Dans l'autocuiseur,
Le chou-fleur.
Près des poubelles,
L'eau de Javel.
Odeurs de phobies,
Pas celles qu'on envie.*

*Nous marchons, nez au vent
Sens en éveil, et délicieusement,
Le monde par le nez
Vient nous pénétrer.*

*Il est des odeurs
Comme du bonheur.
La crème au lait,
Sur la peau des bébés.
Le matin, le café,
Pain frais, petit déjeuner.
L'encre dans l'encrier,
Septembre, la rentrée.
Dans une cocotte
Tout doux un ragout mijote.
Odeurs d'enfance,
Entre nostalgie et errance.*

*Nous marchons nez au vent,
Sens en éveil et allégrement,
Le monde par le nez
Vient nous pénétrer.*

*Il est des odeurs
Comme une gageure.
La première cigarette,
En cachette.
La première biture,
Vomissure.*

*La première fille,
Chocolat et vanille.
Un dépuçelage,
Fauteuil en cuir sans âge.
Odeurs de changements,
Quand tout est torrent.*

*Nous marchons, nez au vent
Sens en éveil, et sensuellement.
Le monde par le nez
Vient nous pénétrer.*

*Il est des odeurs
Comme l'impudeur.
Effluve d'une petite robe noire,
S'échappant d'un peignoir.
Une huile au jasmin,
Caresser les seins.
Minuit, la plage,
Libertin nage,
Les sueurs mélangées,
La mer et les amants enlacés,
Odeurs des corps,
Jouir, encore, plus fort.*

*Nous marchons nez au vent,
Sens en éveil et constamment
Le monde par le nez
Viens nous pénétrer.*

*Il est des odeurs
Tel un chroniqueur.
Rendez-vous en mairie
L'essence d'un oui.
Dans cette chambre,
Un bébé dans l'antichambre.
Le bureau du juge,
Un déluge centrifuge.
Toute une vie et vers la fin,
Le sapin.
Odeurs de grands,
Tout en fragments.*

*Nous marchons nez au vent,
Sens en éveil et littéralement,
Le monde par le nez
Viens nous pénétrer.*

Daniel Vanhove – X-2021 / V-2022

Virginie de l'atelier 'Chantier du mercredi'

C'était un rendez-vous clandestin, une parenthèse hors du temps. Au crépuscule de notre dernier jour au Pays du Soleil Levant, nous avons le suprême honneur d'être invités dans une ochaya pour une soirée de divertissements raffinés.

La minka ne se distinguait pas des maisons voisines, si ce n'est par la lanterne extérieure diffusant une délicate lueur mordorée qui se détachait dans la pénombre. Avant d'entrer, je regardai les derniers feux du soleil d'automne et frissonnai : dans cette ville d'Hokkaido, il ne serait pas étonnant que la neige nous rejoigne dans la nuit.

Aussi, le contraste entre l'extérieur givré et la douce intimité de l'entrée de la maison de thé m'apaisa. Je m'empressai de retirer mes chaussures en constatant que mon compagnon était déjà installé sur les coussins de sol, devant la table basse. Notre hôtesse, ridée comme une vieille pomme, me souriait légèrement, agenouillée devant le panneau de papier de riz coulissant. Je retins une précipitation inélégante et rejoignit mon compagnon à genoux, empêchant mon regard qui voulait tout voir, tout scruter. Je saluai l'autre couple d'occidentaux qui partagerait la soirée avec nous, et laissai la sérénité du lieu m'envelopper. Un charme se diffusait dans la pièce isolée du reste du monde, sans qu'aucun élément ne vint troubler la quiétude de ce moment suspendu au-delà de l'espace et du temps. La détente s'installait, je me laissai gagner par l'immobilité silencieuse de l'endroit.

C'est alors qu'un panneau coulissa et qu'elles entrèrent dans un frôlement d'étoffes. La geisha portait un kimono de soie flamboyant, où les feuilles d'érable carmin glissaient sur un lac de montagne. Ses mouvements souples faisaient ondoyer la surface de l'eau et me captivaient, m'hypnotisaient. Elle installa son shamisen et pinça les cordes pour une mélodie indescriptible de beauté.

Je ne pouvais être plus loin de mon quotidien, de mes références. Les notes aux accents mélancoliques s'élevaient et m'enveloppaient. La mélodie s'interrompait parfois laissant en suspension des flocons légers tourbillonnant dans des paysages enneigés, purs, limpides.

Mes yeux se perdaient dans une brume gracieuse lorsque je réalisai que les paysages que je croyais imaginer étaient en réalité devant moi. La maiko, l'apprentie qui accompagnait la geisha avait su se rendre invisible pour servir sa maîtresse. Sur son kimono gris perle, des grues dansaient sous les flocons. Rêveuse, elle suivait la musique, dissimulée derrière un éventail sur lequel le Mont Fuji était saupoudré de neige, au milieu des pins en nuages.

Je ne voyais que ses yeux mi-clos, et je devinais son regard farouche sous la couche de fard et de poudre de riz. L'éventail ondulait élégamment en suivant les variations mélodieuses, le mont Fuji s'estompait dans les nues et les pins s'alourdisaient de neige. Son sourire de Joconde orientale illuminait ce paysage hivernal. Sa bouche rouge, incandescente, réhaussée d'un sourire imperceptible délicatement éclos, s'ourlait de deux pétales de rose tombés sur la neige fraîche de son doux visage...

Je plongeai profondément dans la contemplation bienheureuse, drapée dans un mirage onirique où les images mouvantes s'accordaient aux sons éthérés...

Le reste de la soirée s'est déroulé comme dans un rêve, jusqu'au moment où nous avons dû remettre nos chaussures et sortir. Nous sommes rentrés, à pieds, dans les rues de la ville désertée

par la nuit. Aucun de nous ne voulait parler, le moindre son risquait de briser l'enchantement. Sur nos rétines, le Mont Fuji dansait inlassablement.

La neige commença à tomber

A la porte de l'ochaya, une vieille dame ridée éteignit la lanterne...

Virginie Ruggiero, Groupe Chantier du mercredi

Philippe (Alain) de l'atelier 'Chantier du mercredi'

- Tu te parles tout seul ?
- Oui
- Moi aussi, je parle toute seule, quelquefois. Je me dis tu, comme si je parlais à quelqu'un d'autre. Tu crois que c'est grave ?
- Quoi donc ?
- Que je me parle toute seule, en me disant tu. Tu ne m'écoutes pas !?
- Ah, pardon. Non, ce n'est pas grave, tout le monde fait ça, tu sais. Excuse-moi, je ne suis pas toujours attentif, parfois, je suis dans mes pensées.
- Mon papi aussi, il parlait tout seul. Parfois, en fait, il se fâchait après quelqu'un que lui seul voyait. C'est pas grave non plus ?
- Non, ce n'est pas grave non plus, tout le monde fait ça aussi.
- Mamie, elle se moquait de lui. De quoi tu te parlais ?
- Du vide
- Du vide, c'est tout ?
- Du trop plein, aussi.
- Du vide ou du plein ?
- C'est pareil
- Je ne comprends pas
- Normal
- Tu es bizarre
- Trop de plein, c'est vide et beaucoup de vide c'est très plein
- Tu es très bizarre
- Ça se ressemble un peu, si tu veux.
- Tu veux dire que c'est pas la même chose, mais que c'est un petit peu pareil quand même, c'est ça ? Par exemple, mon chat n'est plus là, mais je pense quand même à lui, alors il est un peu là quand même.
- Exactement. Tu vois quand tu veux !?
- Te moque pas !!
- Je ne me moque pas. Juste un peu, pour rire.

- Depuis que mon chat n'est plus là, ça fait comme un trou dans ma tête. Mais je peux dessiner le trou, donc c'est comme s'il était un peu encore avec moi. Je ferai un dessin du trou fait par mon chat parti et je te le donnerai, si tu veux.

Je remercie cette petite fille vive, noire comme l'Ebène, et d'esprit vif argent.

- J'ai déjà fait un dessin au magasin de trous, près de la gare.

- Au magasin de quoi ?

- Au magasin de trous ! Tu ne m'écoutes pas, décidément. Ou alors comme papi, tu n'entends pas très bien...

- J'ai entendu mais je croyais avoir mal compris. Je ne connais pas ce magasin de trous. Tu m'expliques ?

- Ben, c'est un magasin où on donne des trous, tous les trous qu'on veut, et on on peut les échanger, ou alors, on choisit un texte qui va avec, ou alors quelqu'un écrit un texte exprès pour le trou que tu as apporté. On peut aussi amener des riens, des grands riens ou des petits riens de la vie.

- Ça a l'air drôlement bien !

- Tu te moques ou c'est encore un peu pour rire ?

- Non, je suis très sérieux, j'aimerais vraiment bien le découvrir, ce magasin de trous et de riens dont tu me parles.

- Tiens, voilà ma mamie ! Mamie, il ne connaît même pas le magasin de trous, le monsieur !

- Tu sais, monsieur, je t'y conduirai, si tu en as envie ! Tu pourras amener tes vides si tu veux, ou tes trop-pleins. On fera un dessin. Ou bien tu écriras... Tu sais écrire, n'est-ce pas ?

Philippe Alain, Groupe Chantier du mercredi

Laurence de l'atelier 'Chantier du mercredi'

Retournée

Les orages dans le corps sombre ne se comptent plus
Il ne t'appartient pas, et tu voudrais souffrir comme si c'était le tien
Dérisoires cendres de mots maladroits !

Te souviens-tu quand tu étais la femme aux cent visages ?
De ces chemins dans les hasards des villes européennes
Des gares routières,
Des chambres aux ronflements de chaudière
Des nuits pluvieuses entre les pattes du lion ?

Les colonnes de la peste faisaient de noirs cauchemars où s'enroulaient les amoureux
Tu envoyais des cartes postales,
Toujours,
Szeretlek
L'inquiétant « je t'aime »
En signature

Dans le silence des ors purs

Dans l'œil glacé des papillons

Dans le vert des volutes

Tu dansais, tu dansais
Un deux trois, un deux trois

La femme aux cent visages écrivait des poèmes
Tes masques s'effeuillaient un à un,
S'empilaient lors des nuits de solitude
Avec des grincements de mains rouillées

Les mots se glissaient dans des chambres inconnues,
Bourdonnement insoutenable jusqu'au petit matin
Le tabac froid en couverture pour mieux s'évaporer

Même par inadvertance les corps ne se touchaient
Mais si pourtant !
La douceur du ventre
Tu ne l'as pas oubliée, n'est-ce pas ?

Cette main tendre du ventre sur ta joue

Et toujours les cartes postales, déposées sur l'oreiller, pour les soupirs des autres, pas vus pas pris
Et toujours le ressac de l'océan brassait l'effluve
Un mélange de pin,
De myrtille
Et d'amertume
Les rues de ta nuit devenaient les veines de ton enfance
Tu en faisais des colliers de rire à faire peur, tu en faisais des tangages violents rasant les trottoirs, tu
en faisais des histoires de marins restés à quai

Les toits bleutés, le disque des pieds nus sur le plancher
L'odeur sombre des escaliers à l'aube, cuivre et marbre
Et ce goût dans la bouche,
Ce goût de bus bondé
À déverser dans le regard brouillé du soleil

Parfois tu laissais la femme aux cent visages
Oublier un parapluie de larmes
Dans les cafés,
Les gouttes roulaient des signes
Dont tu étais seule à boire l'ivresse

Mais il fallait repartir,
Cavalcade lente
La petite moisissure du cœur,
Tache d'encre
Le corps sombre déjà ne t'appartenait pas

Tu l'étreignais avec des sourires de courage

À présent,
La femme aux cent visages dort quelque part
Dans une gare routière,
Une chambre anonyme,
Un abribus,
Un bout de trottoir
Ou même entre les pattes du lion sur le grand pont à Budapest

N'oublie pas,

Le corps sombre ne t'appartient pas

Laurence Fortin, Groupe Chantier du mercredi

Pascale de l'atelier 'formes brèves du mardi'

Un lieu

Un jour d'été, en fin de matinée, les volets sont fermés. Par les fentes, le soleil allonge sur le plancher de longues raies qui s'arrêtent à l'angle du buffet en chêne, et rend visible un peu de poussière. La pièce sent un peu le moisi, il y a quelques taches d'humidité au mur, et quelques toiles d'araignée récentes ou anciennes au plafond.

Sur la table ronde recouverte d'une nappe à carreaux trônent quelques restes du petit déjeuner, des miettes de pain, quelques gouttes de lait qui perlent sur la toile enduite, un pot de confiture ouvert, 2 bols. Sous la table on aperçoit un tapis élimé aux couleurs claires délavées. Dans l'évier sont entassées les piles de vaisselle du dîner de la veille. Dans un coin de la pièce, un petit enfant est assis au pied d'un canapé en velours rouge et lit une bande dessinée, il semble seul dans la pièce.

La porte d'entrée de la maison est restée entrouverte. On aperçoit des plate-bandes de fleurs le long de l'allée qu'on emprunte pour sortir sur la place. Le mur côté nord de la maison jouxte la petite église, juste après il y a la mairie dont les aiguilles de l'horloge marquent midi.

De l'autre côté de la place, en face, sur une terrasse de café protégée par un auvent, une femme assise devant un verre de Tariquet, un vin blanc au goût fruité, regarde sa montre après avoir entendu les cloches de l'église carillonner. Elle sort quelques pièces de son porte-monnaie, les pose sur la table, se lève, touche ses cheveux, replace une mèche derrière l'oreille. Elle prend le sac posé par terre et se dirige vers la maison.

Pascale - Atelier du mardi formes brèves

Magali de l'atelier 'formes brèves du mardi'

Je nie

La sourde meurtrière

Le groom impensable

J'observe

Le souffle du soupirail

Le jaune de la lucarne

Je rêve

Au hublot qui transporte

Au judas qui apporte

Je voyage

Au martèlement des voix

Au brouhaha des pas

J'appelle

Un couloir de souvenirs

Une fenêtre de sourires

J'oscille et bats

Coulisse et plie

Entrouvre et transporte

J'écris

Du dormant de mes rêves

Pour ne pas être oubliée

Magali Paulic – atelier mardi Formes Brèves

Jacqueline de l'atelier 'formes brèves du mardi'

Désastres

Vie
terre
et temps
craque
tenir
tenir

Murs
grilles
et guerre
gronde
Fuir
fuir

Des guerres
c'était hier,
Aujourd'hui ça continue,
Et toujours tombe
l'amère poussière
Et pourtant...
Il y avait...
les ruisseaux ardents...
les rires des enfants...

Qui se fanent.

Des gouffres de soufre,
engloutissent la parole.
Des chaînes de mensonges
grillagent la pensée.

On ne voudrait pas pourtant.
Pourtant on ne voudrait pas.

On ne veut pas de tristes maisons
On ne veut pas de cris, de peurs et de pleurs
On ne veut surtout pas fuir de chez nous.

Jacqueline Hervé -Atelier du mardi

Florence de l'atelier 'formes brèves du mardi'

L'Embellie

Si la tempête fait rage, si les vagues te semblent trop hautes, alors tiens bon.

Elle filait vers la mer, elle savait que là au moins elle trouverait des points d'appui pour se ressourcer, se changer les idées. Au loin, on entendait le vacarme de la mer, c'était marée haute. Elle savait qu'il lui ouvrirait sa porte, se tiendrait là, avec toute sa présence et enfin tranquillement, à son rythme, elle pourrait y déposer un peu de sa douleur.

Au fond d'elle-même, une ritournelle :

l'enfant, il est petit
mais après, il grandit
le nuage est là comme une énigme
l'apprivoiser, l'absorber, vivre avec...

Un garage à vélo bien fermé, un robinet, un tuyau d'arrosage pour se rincer les pieds quand on rentre de la plage. Trois ou quatre chambres à l'étage où des serviettes de plage tentent de sécher. Au fond, contre le mur de la maison, un petit banc tout bleu, au-dessus, sur le rebord de la fenêtre de la cuisine, des coquillages, des os de seiches, de vieux bouts de bois trouvés sur la plage disposés en vrac, avant d'être triés et rangés dans des boîtes ou voués à la décoration de quelques bricolages d'enfants. Un ballon rouge, des tongs et une bassine d'eau pour les maillots restés dehors toute la nuit.

Premiers soleils
Pieds nus dans la mer
Sensations
Jouissance de l'instant...

La route lui avait semblé si longue, interminable, elle était partie à l'aube après une courte nuit. Il faisait déjà bon malgré cette heure matinale, le ciel était dégagé, elle sentait sur sa peau la douce chaleur des rayons du soleil. Elle était pourtant incroyablement seule mais bientôt, il se tiendrait là avec toute sa présence et tout deviendrait plus simple.

Elle avança à grands pas vers la porte d'entrée pleine d'une légère excitation. Avant de tourner la poignée, elle sentit son cœur battre et battre encore. Elle respirait fort. Elle avait envie de le revoir, elle avait envie de les revoir.

Du bleu pour les yeux
Du noir pour les cauchemars
Du blanc pour l'enfant
Un trou comme un manque
Une lune pour rêver d'un ailleurs
Et du sens pour l'existence.

Elle se sentit d'un coup, impatiente...des petits pas précipités au-dessus d'elle se firent entendre, puis une cavalcade dans l'escalier...

Petites filles en robe à fleurs

1 2 3 soleil

Jouent à la marelle

A l'abri des soucis.

Elle ressentit pour eux une tendresse infinie aussi grande que la mer qu'on apercevait au loin.

Petite main sur ma joue...tendresse

Caresse du matin

Plonger dans la mer

Nager, flotter, oublier...Liberté

Il se tenait là, enfin là, il l'inonda de toute sa présence...

Elle avait appris à vivre avec un petit caillou dans sa chaussure, aujourd'hui , il était dans sa poche.

Si la tempête fait rage, si les vagues te semblent trop hautes alors tiens bon.

Florence Guibourgé – atelier du mardi Formes brèves

Romain de l'atelier 'formes brèves du mardi'

Je me méfie de la fleur, quand la nuit finie
Et qu'elle se pose sur mon cœur. Dans les herbes
Folles, par les prairies revêches et les feuilles vertes,
Je me suis échappé. Au matin, j'ai souri.

L'air était infini, l'alentour était pur,
Le contraire ne m'eut étonné. Une fois encore,
J'ai ri à bonheur déployé, criant à corps
Et à cris l'aisance de mon corps sur ce sol dur.

Je ne sais si j'ai rêvé encore ou marché
Au lointain (vaine promesse !); si j'ai regardé
Devant; ou si je suis parti ailleurs, trainant
Mes pieds sales, les chaussures sur l'épaule balançant.

Et j'ai souillé le lit, d'une rivière en blanc.
Elle coulait languissante, un bouquet à son flanc.
Une couronne de fleur, un parfum d'oranger,
Des nymphes et des rêveurs couraient à son côté.

Elle allait riante sous les pétales de l'été.
Elle allait la mariée, elle allait sous l'envers
Aux tonsures solitaires, aux zébrures de l'hiver,
Elle allait frissonnante, sous le marbre arraché.

Parmi les champs, au creux des forêts, elle traçait
Son lignage. Pour faire son poème sur la terre meuble,
Elle prenait des détours. Son fil me murmurait
Des vérités volages, des mots immuables.

Que n'aurais-je donné pour une tenue noire,
Pour une violette à mon cœur? J'ai célébré
Sa lente union au fleuve, les yeux sous la marée;
Sa dilution dans les eaux du monde, endeuillé.

Alors, le toit se colora d'ardoise, le monde
Retournait à son froid. Je cherchai un flacon
Pour y noyer ma peine, pour y loger mon âme.
Pourtant je n'ai trouvé que des cendres de moi.

Que n'ai-je besoin de cet infini exigü
Qui s'étire à mon entour? Ni rien d'aussi grand

Ni rien d'aussi petit que ce lieu ambigu
Où j'ai caché mon cœur, où j'ai mon Canaan.

« Tu es ici, mais tu pourrais si aisément
Être ailleurs ! » me criai-je. Plutôt le vent, le sel,
Les longues heures, que la moindre voix qui oscille
Pour me répondre. Comme sont brutaux les éléments !

N'avoir plus de temps ! plus d'espace ! pour enrayer
L'ironie ! Vas-tu en toi tenir agora ?
Pour retenir ton cœur, lui sertir un garrot ?
Dans le soir qui se levait, je me réveillai.

Romain - Groupe du mardi (formes brèves)

Franck de l'atelier 'formes brèves du mardi'

Tu as toujours aimé sniffé de la came sur du marbre
Tu trouvais que ça faisait classe
Le froid de la pierre qui te monte dans les narines,
La chaleur de l'héro qui t'explose au cerveau
Tu commences à rêver,
Peut-être à ce poème que tu n'écriras jamais
Ou à ce grand bouquet que tu n'offriras jamais
Ta culpabilité s'est logée jusque dans les pétales
Tu rêverais plutôt que le manque ne soit pas aussi dur
Tu sors tes grandes feuilles de ta boîte à malices
Tu roules un énorme joint d'herbes
Tu fermes les yeux
Tu n'as plus besoin de rien
Tu me regardes,
Tu es là et ailleurs

Franck Mahaut, atelier mardi Formes brèves

Delphine de l'atelier 'formes brèves du mardi'

Des hommes blancs

Des feuilles vertes

Un éléphant sans peau

Elancer

Tirer

La glace et le sable chaud, des vagues sur le sable

Le sang lourd d'une nuit sans lune

Le rivage- une femme en costume noir

S'élançe – se tourne- enfourne

Des gens sans importance

Une nuit d'avril

Un chien jaune, battu jusqu'à l'os, acculé

La pluie fait jaillir l'odeur de son poil gras, et,

Ce chien jaune s'enfuit, court, ses grandes jambes semblent rouler sur elles mêmes, il court parmi les joncs sauvages et les roseaux, jusqu'au port. Il saute, enjambe la passerelle et disparaît dans l'horizon, bleuté.

Je porte un masque et un chapeau, mes yeux sont invisibles et immobiles

Je suis encadrée,

Un signe de la main, une vie sans histoires, je ne peux plus bouger. La vie défile devant moi, le serpent à sonnette glisse, dépose son œuf et repart, ma tête est pleine, je ne gobe plus.

L'ombre des espoirs est toujours présente, malgré le vent qui souffle sous un ciel orageux, où le soleil a disparu. Et l'ombre se traîne, se refuse à mourir, se refuse à donner. Le temps s'envole, parmi les feuilles, et le vent souffle, puissant.

Je crois avoir vu l'ombre d'un sourire sur tes lèvres, et j'ai peur. Des joues chaudes et gonflées, l'homme nuage se repose enfin, le vent se calme, la mer est douce et profonde, le ciel est lumineux, le sel sèche sur ma peau, des traces blanches, un tatouage- une verrue- petite, fière, se dresse.

Je croque la poire, juteuse à souhait,

Des perles de coco couvrent mes mains,

Tatouages, bindi, hennés

Yeux verts sur une peau noire

Etincelles

La peau noire, brune

Sous le soleil et dans la nuit

Les hommes arrivent

Ils avancent

Ils s'enfuient

Le sol est rouge

La buse tourne

Le volcan silencieux
Le sang tourbillonne.

Delphine Niobey du mardi Formes brèves

Marie-Flore de l'atelier 'formes brèves du mardi'

Nous signerons l'azur et l'envers de nos rêves
D'un trait d'étoiles et l'endroit de nos jours d'un trait de lune.
Elle sera dans le caniveau et nimbera la vie de larmes de pluie
Et tout l'univers célèbrera la beauté de l'instant. Tous s'en iront
Au rythme des saisons vers de nouveaux horizons.
Plus rien ne sera impossible - nous habillerons les rues de nos rêves échevelés
Et nos vies de lieux enchevêtrés. Nos choix seront limpides
Comme l'eau des rochers, il coulera des larmes de rosée des fleurs de nos idées
Et au seuil de nos nuits iront les chevaliers
Qui portent en eux l'éternité. Ils ouvriront les portes des assemblées -
celles des peuples égarés - ceux que nous sommes ici, avec la marée
des pertes annoncées, des riens renoncés, des choix abandonnés.
Alors viendra le jour, celui des grandes avancées
Et tout sera revu, nous serons tous repus, gavés d'ébriété,
Et il faudra cesser, il faudra avancer, reculer, recommencer
Car rien ne peut finir, ni la larme, ni le rire,
Il faut regarder loin, et là-bas, tout aux confins
Lever nos yeux d'azur sur l'endroit de nos rêves
Et noyer nos peurs d'armures sur l'envers de notre ére.

Marie-Flore Boin – Atelier du mardi Formes Brèves.

Nicole de l'atelier 'formes brèves du mardi'

l'île perdue

Je vous écris d'une escale, d'une étape
d'un temps qui s'étire
Comment faire des nœuds , raccourcir le fil qui nous relie ?

– une île me frôle, elle a l'air émue

Ne pas perdre le fil, renforcer les épissures
ne pas gager les souvenirs
ils filent comme des oiseaux
- quelles pensées les agitent ?

Suis-je celle que je croyais être ?
Suis-je celle qui a perdu le goût des autres ?
À l'écorché de mon cœur
la réponse ne vient pas de suite

Je vous écris

les mots sonnent, vibrent
s'enlacent sans but
ils adviennent sur la page

– l'île dérive, échevelée, les vents couchés à ses pieds

Il faut que ma voix tienne
le bout de la phrase semble encore si loin
Suis-je celle qui veut oublier les visages
entrevus dans les vitres du train que l'on croise
comme au travers d'un rideau de fumée ?
Pourquoi leur inventer - ressusciter - des histoires,
la mienne est déjà si compliquée, emmêlée.

*Le bouquet sec d'hortensias entre bleu fané et beige fripé
pleure quelques pétales en rond autour du vase*

Le temps et ses longues tresses emmêlées
tourne en rond
creuse son sillon
vide le sablier.

Je vous écris fenêtre ouverte et bouche fermée.
Inverser l'ordre des choses.

– l'île à vau-l'eau, n'abordera pas cette nuit, je le sais

La lumière et ses ors d'automne
pénètre jusqu'à l'envers du décor
fils d'araignée en étoiles
enfilage de perles sur fond brou de noix

Je joue avec mes fantômes
- brouillage du rideau de fumée
je fais l'effort d'aller vers eux, (vers nous?)
Des rails vont par paires jusqu'au bout du monde
mais aucun chemin tracé que je ne saurais prendre

Je vous écris pour rester là
à regarder couler l'eau de la fontaine,
des éclats irisés dans le jet cordé

– l'île disparaît entre résignation et élan vers l'inconnu
des étoiles filantes la guident
et des oiseaux - battements d'ailes immaculées

Refuser de suivre les lignes des rails
jusqu'aux confins du monde
Rester dans cette enclave, cet entre-deux.
Confier à l'homme de mes cauchemars,
l'homme à la tête de chien,
un message codé pour vous
 brodé de fils d'araignée
 broché de rails inextricables
 de visages qui se délitent

Peut-être vais-je, moi aussi, me dissoudre
dans un poudroiement d'étoiles.
 Suis-je celle qui ne devait pas naître ?
 Suis-je le faux-frère de l'île à l'abandon ?

nicole

Récit poétique – l'aiguille de kandinski - 5/4/22

Geneviève de l'atelier 'formes brèves mensuel'

Variation de la victoire Magritte

Ouvre la porte !
Les nuages se diluent et s'échappent
Union et réunion de petites ouates
Silencieuses qui s'assemblent, se ressemblent
Ouvre la porte !
Sur le sable brun, lisse et doux
Les vagues s'échouent et feulent
Ecume lentement déposée par la houle
Ouvre la porte !
Elle saura mieux accueillir
Sans jamais retenir
Celui qui est venu et s'en veut repartir
Ouvre la porte !
Avant que le vent hurlant ne la referme
Sur les vastes envies d'évasion
Les rêves iodés de lointains voyages.
Ouvre la porte !
Au vent, à l'air, aux éléments
Aux nuées, à la mer, aux amants,
Aux étrangers venus de loin.

Atelier du lundi mensuel. Les tableaux de Magritte servent de support de méditation et donnent à rêver.

Geneviève DEMICHEL

Annie (Olivier-Henry) de l'atelier 'formes brèves mensuel'

Après tout ce qui était arrivé, je ne savais plus très bien quelle direction donner à ma propre existence....

J'enfourchai mon vélo pour regagner le bord de mer. Le vent du large balayerait mon visage et m'aiderait à y voir plus clair. Le ciel était encombré de nuages et ses tourments semblaient faire écho au charivari qui bouillonnait sous mon crâne. J'aurais aimé y retrouver la douceur du velours dont étaient faites les vestes de ma mère. J'appuyai mon vélo contre un parapet et m'assis sur un banc. J'entendais des goélands se quereller sur le sable. J'avais beau ressasser mes pensées, aucune solution n'émergeait. Une jeune femme marchait le long du rivage. Sa jupe courte découvrait agréablement le galbe de ses jambes. J'aurais aimé l'inviter à boire un verre mais mes idées noires ressurgiraient et feraient de moi un piètre compagnon. Je la suivis du regard, puis elle se dirigea vers le parc et je la perdis de vue. C'était aussi bien ainsi.

Je repris mon vélo. Pédaler avec ardeur, bouger, rien de tel pour chasser les humeurs sombres. J'arrivai bientôt à un carrefour. Un café était ouvert. J'entrai, commandai une bière. Accoudé au comptoir, je sentis une tape sur mon épaule.

« Alors, que deviens-tu, Maxime ? »

C'était Arnaud. Comme moi, il était né au village. Nous étions ensemble à la communale.

« Que t'arrive-t-il ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette. »

Je lui contai rapidement la raison de mon tourment. Ensemble, nous nous assîmes près de la cheminée. Le son chaleureux de sa voix me réconfortait. Des souvenirs d'école nous revenaient. Les farces que nous faisions à l'institutrice qui nous avaient valu bien des tours de cour... Nous nous arrangions toujours pour accompagner celui qui était puni. Nous en profitions pour mettre au point de nouvelles pitreries.

« Tu devrais venir plus souvent à la maison. Huguette serait ravie que tu déjeunes avec nous. »

Il avait peut-être raison. Arnaud avait repris l'entreprise de scierie de son défunt père. L'affaire était modeste mais ils semblaient en vivre correctement, sa femme et lui.

« Tu sais, tu pourrais même me donner un coup de main. Récemment, on m'a proposé de fournir du bois pour la fabrication de manches à balai... J'hésitais à accepter mais, si tu rejoins l'entreprise... »

Je me voyais déjà, avec une certaine acuité, vendeur de manches à balai... Cette idée me fit d'abord sourire. Et puis....

Tout à coup une sonnerie. Le téléphone d'Arnaud. « Alors, c'est oui ? J'ai justement l'entreprise de balais au bout du fil... »

Annie Olivier-Henry – atelier lundi mensuel -

Elisabeth de l'atelier 'formes brèves mensuel'

Un jour
Un jour peut-être
J'entrerais comme un voleur
Dans la salle des machines

Dans un frémissement de plaques métalliques
J'irai désosser
Les carcasses de mes écrits cabossés
Je les démonterai
Je les limerai
Je les ajusterai

Je jetterai
Les paragraphes élimés, les métaphores usées, les phrases encalminées
Et j'organiserai le vide-grenier de mes écrits

Un jour
Un jour peut-être
Je rassemblerai dans une petite valise
Quelques maigres feuillets
De mes écrits intimes

Je les ponctionnerai
Je les criblerai de piqûres
J'en prélèverai la moëlle
Tous les liquides vitaux

Et j'attendrai dans l'intranquillité
Les résultats du laboratoire

Un jour
Un jour peut-être
Je mettrai le cap sur l'intérieur

Avec pour seul bagage
Les mots des autres et un clavier
Avec pour seules consignes

Retourner la peau des choses
Explorer les lignes de failles
Saisir l'instant dans sa fêlure.

Elisabeth Ward – atelier lundi mensuel

Annie (Pasco) de l'atelier 'formes brèves mensuel'

Partir
Se faire la malle
Partir où ?
C'est interdit à droite
Alors on part à gauche
C'est évident
Épouser le mirage
Foncer
Faire gaffe
Foncer, foncer
Vers le nord
Filer tout droit
Repérer l'étoile
Au bout c'est
Le bout de la terre
Passer sur l'eau
De la terre à la mer
Maintenant ramer
Ramer, ne pas couler
Se rapprocher de l'impossible horizon
C'est le voyage
Le vrai
On met la gomme
Continuer, continuer
Tracer son parcours
Dans l'écume
Ramer encore et encore
Crier plus fort
Que les mouettes
Parler aux dauphins
Ne pas couler
Aller où ?

Où est la frontière ?
Suivre l'étoile
Se trouver une place
Ne pas se faire écraser
Dissoudre
Surtout ne pas couler
Ameuter la terre entière
VIVRE, SURVIVRE
Au port, arriver un jour
Ou suivre
Les goélands, les albatros.

Annie Pasco- atelier lundi mensuel

Claudine (Hémery) de l'atelier 'formes brèves mensuel'

Écrire comme tu le rêves
un bouquet de mots
sur papier vélin
ou à la craie
sur une ardoise

Ne pas inscrire dans le marbre d'immuables vérités
rien de dur
ni rien de froid ni de définitif
mais aussi léger que l'air
aux alentours de toi

Écrire dans le sable
Ton poème d'herbes de feuilles de pétales
arrachées au temps
puis éteints dans l'instant
par la vague

Dans le poème
Tu ne pourrais te loger
Tu rêverais
d'être un grand oiseau
volant vers un ailleurs
Tu écrirais comme on fait une vie
à coups de départs et d'arrivées
tracés au trait léger d'une plume
et d'une encre violette

Tu te tromperais
et tu recommencerais
Car ce n'est pas d'inscrire dans le marbre
des vérités immuables qu'il s'agit
Mais plutôt de trouver des raisons d'exister
et de se tenir debout
malgré tout.

Claudine Hémery

Homage à Catherine Wolff de l'atelier 'Chantier du mercredi' et vingt ans d'Escalier

Ma vie

Ma vie sera extraordinaire.

Rien ne sera médiocre ni conforme. Tout sera brûlant

Je rencontrerai les gens les plus beaux et les plus drôles de la terre. Les plus intelligents, les plus artistes, les plus généreux.

Oui oh ! ma vie sera dure, toujours, parce que je manque de forces, que j'ai peur de l'ombre du nuage qui vient, et alors accourt la solitude, maîtresse de mon âme. Oui, sans protection, abandonnée aux lisières, dans le froid, car le froid est le maître du monde. Et l'abandon sa loi.

Au bord des trottoirs, avant la venue terrifiante des avaleurs de feuilles, je ramasserai les feuilles les plus larges, les plus colorées, les plus souples, m'en ferai une couronne, un manteau, un tableau. Il n'y a rien de plus chaud ni de plus nostalgique, mes chers morts.

Je courrai nue dans les prairies ruisselantes de l'eau de la nuit, herbes coupantes, épines me déchirant, le fouet me poursuivant. Le soir, ayant fait un léger ballot de mes affaires, à la hâte, je me précipiterai dans ma voiture, ivre de liberté : j'aurai réussi à lui échapper et même à le voler, ce fouet sanglant, plus fine, plus rusée que celui qui prétendait me torturer, m'enfermer dans ses mains et son cerveau malade.

Toujours je halèterai. Et puis je dormirai. La fatigue des jours, des nuits, pour plus tard. Oh vous tous, ces soleils, mes amis, comme parfois vous m'avez fait aimer la vie ! Trouvant en mon obscurité des points brillants, des flammes, un grand feu ! Et puis, séparations, morts - jamais de deuils mais la nostalgie, lancinante - la maladie, l'inacceptable vieillesse.

Ma vie sera extraordinaire.

Rennes, le 10 avril 1996

Chère Evelyne,

Difficile de sortir de son enfance, même quand on a passé le demi-siècle. Et même du cercle familial. Je ne t'apprends rien, je sais. Ce n'est pas le cas de tout le monde pourtant. On dirait que certains n'ont pas eu d'enfance ou ont presque tout oublié d'elle. Par moments, je les plains. Par moments je les envie : ne devient-on pas plus vite adulte dans le deuxième cas ? Tel serait bien mon désir. Mais c'est tellement difficile à imaginer une vie qui ne commencerait vraiment qu'à partir de 14-15 ans. Pour moi, c'est catastrophique : j'ai l'impression d'avoir presque tout vécu à 7 ans, d'avoir seulement ajouté quelques expériences importantes jusqu'à 11 ans - mais si mêlées d'angoisse, de culpabilité et, déjà, de nostalgie. Je crois bien qu'à 5 ans c'était le bel âge. Depuis... on essaie de vivre. Tu te rends compte ! Enfin, tu sais tout ça.

Pour en venir à l'écriture, puisque c'est la question que tu me posais, c'est la lutte perpétuelle : ou laisser revenir toute l'enfance, si déjà pensée, dite et écrite qu'on ne peut plus que la recopier cent fois. Ou la transmuier. Ce serait bien, en effet, « transmuier » - ce mot me plaît. Mon enfance serait alors comme un humus profond à partir de quoi tous les arbres pourraient grandir. Parler des autres, sans me renier. Entrer dans les autres, les inventer. Je n'ai jamais pu faire vraiment ça. Et c'est ce que je voudrais faire dans des nouvelles, dans un roman. Et que chaque écrit porte quand même mon sceau. L'atelier m'a apporté le courage de l'écrire ! Il y a peut-être un autre progrès qui lui est redevable : depuis le début de cet atelier, parfois, un personnage n'est pas moi, une situation n'a pas été vécue. C'est le seul progrès réalisé, je crois. Infime donc. Avec la poésie, vois-tu comme c'est curieux, je ne me pose aucun de ces dilemmes, il n'y a rien de tabou, enfance ou non. C'est bon ou pas. Et j'ai beaucoup plus d'idées, car tout part de l'émotion. Après vient la rigueur qui, souvent, concentre encore l'émotion. Mais c'est vrai que cela fait plusieurs années que je n'ai pas écrit un seul poème. Ce bon temps s'est envolé. Pourquoi ?

Pour l'instant, j'aimerais faire quelque chose de grand avec des personnages mystérieux et forts. Pas forcément quelque chose de long, mais un livre qu'on ne pourrait refermer comme ça. Qui hanterait.

D'être hantée par mon enfance ne me sert pas pour l'instant, c'est un cercle maléfique.

Ce qui me fait beaucoup de bien, ici, c'est d'entendre les textes des autres. C'est presque aussi enthousiasmant que si c'était moi qui avais créé ces textes qui sont à mille lieues de moi. Qu'ils soient excellents ou passables du point de vue de l'écriture, peu importe. Ils me soulagent de moi : c'est presque - oh « presque » est encore trop fort - une gaffe qui m'est tendue. Comme si tu touchais les autres. Comme si tu devenais autre. Je ne sais pas si tu vois ...